

Dès le début de son règne Louis-Philippe, le roi-citoyen, dit faire face à une double opposition de droite et de gauche. Le nouveau régime traîne le ventre sans gloire, sans honneur, voilà ce qu'écrivit Chateaubriand, qui souhaite que la France se dégoûte de ce régime-là.

Et l'on assiste au spectacle, baroque en apparence, des « plagiaires du passé », les uns atteints de *guillottinomanie*, les autres idolâtres du lys de l'ancien régime.

Carlistes et républicains se retrouvent sous le même toit, celui de la prison de Sainte-Pélagie. Un bâtiment neuf, haut et long mur presque sans fenêtre, voilà ce qu'aperçoit le passant ; par contre, côté cour, ce n'est qu'une immense fenêtre divisée élégamment de la base au sommet par des arceaux de pierre et des barreaux de fer.

Dans cette magnifique « cage à poules », le carliste, soucieux de maintenir sa réputation, voit là une épreuve nécessaire : « On va se faire écrouer à Sante Pélagie comme on va à l'offrande. »

Ce qui donne le caractère de la prison, c'est le grouillement de 250 petits vagabonds de quatorze à quinze ans ramassés dans la rue, avec leur grosse chemise marquée du chiffre de la prison et leurs lourds sabots .

Raspail, avec l'assentiment du directeur de la prison organisa parmi eux une école mutuelle. Celle-ci semble avoir donné d'assez curieux résultats ; lors des fêtes républicaines, on célébrait devant le drapeau tricolore déployé une messe où la Marseillaise et la Parisienne, remplaçaient le Credo et le Gloria in excelsis ; puis les mêmes en signe de réjouissance arrachaient les barreaux de l'escalier et livraient une bataille rangé... il fallut s'en débarrasser et les envoyer aux Madelonnettes.

Les carlistes, eux, ont inauguré à leur usage une autre cérémonie ; environnés de drapeaux blancs, ils font un cercle autour d'une colonne que surmonte un buste orné de fleurs, celui de Henri IV, en entonnant leur chant de guerre :

« Près d'Henri serrons nos bataillons ! La mort ou la victoire ! »

Or, en avril 1834, la France connaît une flamme d'insurrections politiques et sociales ; l'étincelle jaillit à Lyon puis atteint Paris où la répression demeurera célèbre, illustrée par le massacre de la rue Transnonain.

Le gouvernement a décidé de juger en bloc tous ses ennemis, et la machine judiciaire se met en branle, lentement avec des accrocs, des pauses. Les mois passent... Pendant ce temps, Sainte Pélagie regorge de clients ; propriétaires et bourgeois, provinciaux et parisiens voisinent, pas toujours enclin de sympathie.

Les débats devant les nobles pairs commencés au mois de mai 1835 s'éternisent. Ainsi le procès monstre dont on espérait un énorme retentissement s'effrite. Les chefs du parti estiment le moment venu de mettre à exécution un projet médité depuis quelques temps.

Près du bâtiment de la Dette se trouve un caveau faisant face à la porte de la cour. Cavaignac, Guinard et Marrast, qui ont remarqué ce caveau, arrivent à s'y introduire et à prendre les empreintes de la serrure ; la femme de Guinard fait façonner la clef ; la sœur d'un autre détenu apporte sous ses jupes des instruments pour percer une galerie.

Mais, la porte donnant sur la cour est toujours ouverte et donc surveillée. La captivité rend ingénieux ; les prisonniers organisent une partie de balle en ayant soin de toujours chasser de ce côté de la porte et se plaignent d'être gênés dans leur jeu par cette damnée ouverture qui laisse filer la balle.

Les gardiens consentent à fermer la porte, qui de plus, leur permet de libérer la surveillance de ce côté. Désormais les détenus peuvent entrer dans le caveau et en sortir à leur gré. A la lueur de leur touche, ils forent le caveau dans la direction d'un jardin dont malheureusement ils ne possèdent pas le plan .

C'est alors qu'apparaît un jeune gaillard de 26 ans, Armand Barbès. Aussitôt, le jeune homme s'adresse à un de ses amis ; et voici le programme sur lequel on se met d'accord :

« Le dessinateur fera sortir sa sœur de pension pour une promenade, l'amènera près de la maison du maître du jardin, M. Vatrín, et là lui demandera de s'évanouir. »

Tout se passe au mieux, on appelle au secours, « la pauvre » est transportée dans la maison et pour la remettre on propose un petit tour dans le jardin. Le dessinateur fait le plan.

L'évasion est fixée au 12 juillet. Quand huit heures du soir sonnent, les camarades sont avertis :

« Veux-tu être libre ? Voilà de l'argent. Au caveau ! »

Quelques-uns refusent ; les autres rampent le long du boyau étroit et étouffant ; ils passent sous le chemin de ronde et enfin, voici le jour : ils débouchent dans le jardin.

Madame Vatrín, affolée, suivie d'un domestique, pousse des cris... La compagne de Barbès la rassure :

« Ne craignez rien, madame, ce sont des détenus de Sainte-Pélagie qui s'évadent. »

Le domestique voit passer devant ses yeux ébahis, une bande d'individus échevelés, suants, qui traversent la maison en courant, montent dans des voitures et disparaissent.

28 pensionnaires se sont évadés. Les recherches ne se font que mollement et comme d'habitude, ils font savoir qu'ils se porteront partout où les appellera l'intérêt du parti.

L'occasion ne tarde pas : la machine infernale est prête pour le 28 juillet ; mais elle n'explosera pas.